

Blandine THEVENON-NICOLI

Juin 2020

Fiche de lecture n°3

## De l'existence à l'existant

### L'auteur

Emmanuel Levinas est né le 12 janvier 1906 à Kaunas et est mort le 25 décembre 1995 à Paris. C'est un philosophe d'origine lituanienne naturalisé français en 1930.

Sous-officier de réserve, Levinas est mobilisé en 1939 en tant qu'interprète russe. En 1940, il est fait prisonnier à Rennes plusieurs mois dans un frontstalag, un camp de discipline, puis envoyé en Allemagne près de Hanovre où il reste cinq ans dans le Stalag XI-B de Fallingb., où sont rassemblés des prisonniers de guerre. C'est ici que Levinas y rédige l'essentiel de son livre *De l'existence à l'existant*, qui sera publié à Paris en 1947 aux éditions de la Revue Fontaine.

On peut citer ses 3 œuvres principales : *Totalité et Infini*, éditions Hachette Le Livre de Poche 1991- *Difficile liberté*, édition Albin Michel 1984, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, édition Le Livre de Poche, 1990.

### Extrait du livre

Dans cet extrait du livre *De l'existence à l'existant*, Emmanuel Levinas présente la notion de ce qu'il appelle l'«*il y a*». Sa réflexion sur ce sujet part de souvenirs d'enfance. On dort seul, les grandes personnes continuent la vie, l'enfant ressent le silence de sa chambre comme bruisant. Quelque chose qui ressemble à ce que l'on entend quand on approche un coquillage vide à l'oreille. Comme si ce vide était plein, comme si le silence était bruit. Il insiste sur l'impersonnalité de l'«*il y a*». «*Il y a*» comme «*il pleut*», comme «*il fait nuit*». Il n'y a ni joie, ni abondance. C'est un bruit revenant après toute négation de bruit. Ni néant, ni être. Il emploie parfois l'expression : le tiers exclu. On peut dire de cet «*il y a*» qui persiste que c'est un événement d'être. On ne peut pas dire non plus que c'est le néant, bien qu'il n'y ait rien. Ce livre essaie de décrire cette chose horrible dont l'enfant dans son lit, la nuit, fait l'expérience : l'affolement.

On trouve dans cette expression de *l'il y a*, toute la gravité du vécu humain, tout le sérieux du quotidien. *L'il y a*, c'est le besoin d'évasion qui ne cherche pas à sortir de l'humanité mais qui, "folie", cherche à passer à l'autrement qu'être.

Le livre est paru avec une bande où Levinas avait fait inscrire : «Où il n'est pas question d'angoisse». On commençait à parler beaucoup d'angoisse à Paris, en 1947. A la sortie de la guerre ! D'autres expériences sont décrites dans ce livre, notamment celle de l'insomnie. Dans l'insomnie, on peut et on ne peut dire qu'il y a un «*je*» qui n'arrive pas à dormir. L'impossibilité de sortir de la veille est quelque chose d'«*objectif*», indépendant de notre initiative. Cette impersonnalité absorbe la conscience, celle-ci est dépersonnalisée. «*Je ne veille pas : «ça» veille*». Peut-être la mort est-elle une négation absolue où «*la musique est*

finie ». Mais dans l'affolante expérience de l'«*il y a*», on a l'impression d'une impossibilité totale d'en sortir et d'« arrêter la musique ».

C'est à partir de cette nuit obscure où dans le bruissement d'un silence qui s'éteint, la conscience naît à l'éveil, naît à l'Autre.

Ce concept du "*il y a*" représente le phénomène de l'être absolument impersonnel. "*Il y a*" pose le simple fait d'*être* sans qu'il y ait des objets. L'être dans tout silence, dans toute non-pensée, dans toute manière de se retirer de l'existence.

Ce "*il*" marque le caractère impersonnel de cette étape où la conscience impersonnelle vit qu'il y a quelque chose, sans objet, sans substance, un rien qui n'est pas un rien, car ce rien est plein de murmures, mais murmures nommés. Dans cette expérience horrifiante de néantisation, la thématique du "*il y a*" enracine la construction d'un sujet qui, de neutre, va s'affirmer, se poser. Du "*il y a*", présence enveloppante de l'anonymat, qui pèse beaucoup sur l'être humain, émerge la subjectivité. Cette première sortie de soi, éruption de l'être, s'amorce par la reconnaissance des choses, mais aussi étape du jouir de la vie, de se suffire à soi-même. Cet amour de soi est un égoïsme qui fonde l'être et constitue la première expérience ontologique. Cette expérience en appelle à l'ouverture et à la véritable sortie de soi. L'humain passera par une autre étape décisive où le sujet malgré sa satisfaction échoue à se suffire. Toute sortie de soi représente la fissure qui s'instaure dans le même vers l'Autre. Désir métamorphosé en attitude d'ouverture à l'extériorité. Ouverture qui est appel et réponse à autrui. La proximité de l'autre, origine de toute mise en question.

Exister, c'est être là, seul. Cette solitude est séparation radicale. «*Je ne suis pas les autres, je suis avec les autres*». Une caresse qui creuse une soif et une faim, approche à l'infini pour être autrement qu'un exister impersonnel et vigilance, sans refuge pour la conscience, entre l'existant et son œuvre d'exister.

C'est quand le moi se sépare du soi, que le sujet prend conscience qu'il se passe quelque chose. A cet instant, l'extérieur envahit l'intérieur et c'est l'horreur. Le sujet n'a plus la capacité de revenir en arrière, de faire comme si l'insupportable n'avait pas eu lieu. Désormais, il lui faut compter avec ce qui s'appuie sur son propre corps comme tenant lieu d'espace. *Il y a* anonyme où s'affirme un sujet : l'hypostase.

C'est quoi l'hypostase ? En voici une définition simple : l'hypostase se dit de tout être existant en soi et par soi, la personne est une hypostase de nature rationnelle.

Par la position dans *il y a* anonyme s'affirme donc un sujet. Affirmation au sens étymologique du terme, position sur un terrain ferme, sur une base, un fondement.

Que la conscience est une rupture de la vigilance anonyme de *il y a*, qu'elle est déjà hypostase, qu'elle se réfère à une situation où un existant se met en rapport avec son exister, nous ne pouvons pas expliquer pourquoi cela se produit. Il n'existe pas de physique en métaphysique. Nous pouvons simplement montrer qu'elle est la signification de l'hypostase.

*Il y a* introduit dans un espace social où la conscience prend naissance. Cet espace est le temps de l'altérité. Temps d'une mise en question à l'infini. Infini dans le fini.

Fission ou bien mise en question de celui qui interroge ? Ce serait cela la temporalité ? A partir de la temporalité, la relation éthique à autrui s'impose dans la cadre d'une socialité avec l'autre et les autres.

Ce qui est important, c'est que la relation à autrui soit l'éveil et le dégrisement. Que l'éveil soit l'obligation. Il est évident qu'il y a dans l'homme la possibilité de ne pas s'éveiller à l'autre, il y a la possibilité du mal. Le mal, c'est l'ordre de l'être tout court et au contraire, aller vers l'autre c'est la percée de l'humain dans l'être, un «*autrement qu'être*». «*Je n'ai pas du tout la certitude que «l'autrement qu'être» soit assuré de triompher, il peut y avoir des périodes où l'humain s'éteint complètement, mais l'idéal de sainteté, c'est ce que l'humanité a introduit dans l'être. Mais l'humain consiste à agir sans se laisser guider par les possibilités menaçantes. L'éveil à l'humain, c'est cela*».

Faire face à autrui, c'est se déposer et non se poser. Son passage est trace de celui qui ne cesse de se retirer dans son dévoilement. Attitude de sainteté, responsabilité pour l'autre. Pour sortir de l'"il y a", il faut non pas se poser, mais se déposer; faire un acte de déposition : *« Cette déposition de la souveraineté par le moi, c'est la relation dés-intér-essée. Je l'écris en trois mots pour souligner la sortie de l'être qu'elle signifie. Je me méfie du mot "amour" qui est galvaudé, mais la responsabilité pour autrui, l'être pour l'autre, m'a paru dès cette époque arrêter le bruissement anonyme et insensé de l'être. C'est sous la forme d'une telle relation que m'est apparue la délivrance de l' « il y a ». Depuis que cela s'est imposé à moi et s'est clarifié dans mon esprit, je n'ai plus guère parlé dans mes livres de l' « il y a » pour lui-même. Mais l'ombre de l' « il y a » et du non sens, ma parut encore nécessaire comme l'épreuve même du désintéressement ».*

Mon commentaire à propos du passage de ce livre.

Je vous présente le passage d'un livre que je n'ai pas lu.

Je l'ai entendu.

Je l'ai écouté dans une émission de radio pendant le confinement : Les Chemins de la Connaissance, émission où Emmanuel Levinas parle de ce livre en faisant un lien avec le poème de Guillaume Apollinaire *« Il y a »*. Sur le moment je n'ai retenu de cette émission que l' *« Il y a »*.

Je cherchais comment présenter mon clown autrement. Je souhaitais le décrire. Tous les essais que je commençais ne me satisfaisaient pas. Trop descriptifs, terre à terre, banals. Sans poésie. Le clown ne se raconte pas de manière factuelle. Le clown est un poète en action, disait Arthur Miller, écrivain et cinéaste américain du XXème siècle. Alors en fouillant sur le net je tombe sur cette émission. Et voilà la poésie qui revient. J'avais le fil rouge pour présenter Eugénie Sue.

En présentant ainsi ce clown, je me déposais de moi-même. Il me permettait de parler d'elle sans parler de moi. Je me suis servie du « Il y a » comme d'une figure de style, plus ludique, fantaisiste.

Ayant résolu la question de la présentation d'Eugénie et après quelques recherches sur le net, j'ai finalement trouvé un extrait du livre. Je cherchais particulièrement le passage que je cite plus haut. Il donne la mesure du chemin que le clown a à parcourir pour découvrir en lui, dans sa relation à l'autre, à l'enfant, cette altérité faite de désintéressement, ou comme le dit Emmanuel Levinas, la relation dés-intér-essée. En 3 mots.

Dans la scène II de l'Acte I de la monographie, plusieurs paragraphes illustrent bien tout le cheminement intérieur pour déceler, comprendre et mettre en mot ce dés-intér-essement.

Plusieurs années d'introspections, de questionnements, de tâtonnements nécessaires pour avoir le plaisir à la lecture de cet extrait, de comprendre enfin. Les intuitions deviennent des mots, des phrases prenant tout leur sens. Une apocalypse, autrement dit une révélation.